

**« Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse », Contes des mille et une nuits  
extrait 3**

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistait dans un dessein si éloigné du bon sens. « Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère, et comme une bonne mère, qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état et au vôtre que je ne fusse prête à faire pour l'amour de vous. Mais, sans faire cette réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune. Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerais ne me traitât pas de folle ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan. Croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous ? En êtes-vous digne ? Qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie, et en quoi vous êtes-vous distingué ? Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main quand on a quelque chose à leur demander. »

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire, et après avoir fait réflexion, il prit enfin la parole et il lui dit : « J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes intentions aussi loin que je fais, mais j'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser. Je tombe d'accord du présent, et je vous avoue que je n'y avais pas pensé ; mais, quant à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, vous vous trompez. Ce que j'ai apporté dans mes deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris pour des verres colorés, je vous apprend, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable qui ne conviennent qu'à de grands monarques. Vous avez une porcelaine assez grande et d'une forme très propre pour les contenir ; apportez-la, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs. »

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses. La variété de leurs couleurs, leur éclat et leur brillant, furent tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis, étonnés car ils ne les avaient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan. Voilà un présent qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. »

Comme il était trop tard et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là était passé, ils se séparèrent pour prendre quelque repos. Aladdin se leva avant la petite pointe du jour et alla aussitôt réveiller sa mère.

Celle-ci fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où était le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très fin et très propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin avec une grande satisfaction d'Aladdin, et elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand vizir, accompagné des autres vizirs, et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étaient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avaient des affaires au divan était grande. On ouvrit, et elle marcha avec eux jusqu'au divan. Elle s'arrêta, et se rangea de manière qu'elle avait en face le sultan. On appela les parties les unes après les autres, et leurs affaires furent rapportées, plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand vizir. Les autres vizirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étaient trouvés pour des affaires particulières firent la même chose. La mère d'Aladdin prit elle aussi le parti de retourner chez elle.

Aladdin, qui la vit entrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord que penser. Dans la crainte où il était qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avait pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportait. La bonne mère tira son fils de l'embarras où il était en lui disant avec une grande naïveté : « Mon fils, j'ai vu le sultan et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. Il était fort occupé ; mais il n'y a rien de gâté ; je ne manquerai pas d'y retourner demain : le sultan ne sera peut-être pas si occupé. »

La mère d'Aladdin y retourna six autres fois, aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le sultan, mais avec aussi peu de succès que la première ; et peut-être qu'elle y serait retournée cent autres fois aussi inutilement si le sultan, qui la voyait toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, il dit à son grand vizir : « Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil, et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience

jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours devant moi. Savez-vous ce qu'elle demande ? »

Le grand vizir, qui n'en savait pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, cette femme apparemment vient porter plainte devant Votre Majesté sur ce qu'on lui a vendu de la méchante farine ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. » Le sultan ne se satisfît pas de cette réponse. « Au premier jour de conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand vizir ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête pour marquer qu'il était prêt à la perdre s'il y manquait.

La mère d'Aladdin s'était déjà fait une habitude si grande de paraître au conseil devant le sultan, qu'elle retourna donc au palais le jour du conseil, et se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand vizir n'avait pas encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. « Voilà la femme dont je vous parlais dernièrement : faites-la venir et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène », dit-il au grand vizir. Aussitôt le grand vizir montra cette femme au chef des huissiers, qui était debout prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer. Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin, et au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan.

La mère d'Aladdin se prosterna le front contre le tapis qui couvrait les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commandât de se lever. Elle se leva et alors : « Bonne femme, lui dit le sultan, quelle affaire vous amène ici ? » La mère d'Aladdin répondit : « Monarque au-dessus des monarques du monde, je vous supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens vous faire. Elle est si peu commune que je tremble et que j'ai honte de la proposer à mon sultan. » Le sultan commanda que tout le monde sortît du divan et qu'on le laissât seul avec son grand vizir, et alors il lui dit qu'elle pouvait s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avait vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avait inspiré et qu'elle venait demander la princesse en mariage.

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté. Mais avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'était que ce qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase de porcelaine, le découvrit et le présenta au sultan. On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sultan lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, et d'une grosseur dont il n'avait point encore vu de pareilles. Il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant : « Ah ! que cela est beau ! que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguait, il se tourna du côté de son grand vizir, et, en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. » Le vizir en fut charmé. « Eh bien ! continua le sultan, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner, à ce prix-là, à celui qui me la fait demander ? »

Ces paroles mirent le grand vizir dans une étrange agitation. Il y avait quelque temps que le sultan lui avait fait entendre que son intention était de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il s'approcha du sultan, et en lui parlant à l'oreille : « Sire, dit-il, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse. Mais je supplie Votre Majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer. J'espère qu'avant ce temps-là, mon fils aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que Votre Majesté ne connaît pas. » Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que son grand vizir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande conséquence, lui accorda cette grâce. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : « Allez, bonne femme, retournez chez vous, et dites à votre fils que j'agréé la proposition que vous m'avez faite de sa part, mais que je ne puis marier la princesse ma fille que je ne lui aie fait faire un ameublement, qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une grande joie. Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui, elle lui dit : « Mon fils, vous avez tout sujet d'être content. » En poursuivant son discours, elle lui raconta de quelle manière elle avait eu audience avant tout le monde, et la réponse toute favorable que le sultan lui avait faite de sa propre bouche.

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'était données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès était si important pour son repos. Et quoique, dans l'impatience où il était de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardait comme irrévocable.

